



NORA
ROBERTS

LES
CORDINA

Ils luttent par devoir,
ils succombent par amour...

VOLUME 2

 HARLEQUIN

A PROPOS DE L'AUTEUR

Nora Roberts est l'un des auteurs les plus lus dans le monde, avec plus de 400 millions de livres vendus dans 34 pays. Elle a su comme nulle autre apporter au roman féminin une dimension nouvelle ; elle fascine par ses multiples facettes et s'appuie sur une extraordinaire vivacité d'écriture pour captiver ses lecteurs.

NORA
ROBERTS

LES
CORDINA

Traduction française de
MARIE PASCAL

 HARLEQUIN

Titres originaux :

Partie 1 : THE PLAYBOY PRINCE

Partie 2 : CORDINA'S CROWN JEWEL

Ces romans ont déjà été publiés en 2013

© 1987, Nora Roberts.

© 2013, 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Homme : © ISTOCKPHOTO/VIKTOR_GLADKOV/ROYALTY FREE

Fenêtre : © TREVILLION/LEE AVISON

Réalisation graphique couverture : T. MORIN

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-7715-7

LE DÉFI DE BENNETT

Chapitre 1

L'étalon fila vers la crête de la colline, frappant fort le sol et soulevant des nuages de poussière sur son passage. Au sommet, il se cambra, remuant ses puissantes pattes antérieures. Le temps d'un instant, la silhouette du cheval et de son cavalier se détacha en contre-jour sur le ciel radieux de ce bel après-midi. L'un et l'autre semblaient pareillement rebelles.

Dès que les sabots du cheval touchèrent de nouveau terre, les genoux du cavalier pressèrent les flancs de l'étalon qui se lança dans une course effrénée pour descendre l'autre versant de la colline. Le sentier était bien tracé, mais difficile, car bordé d'un côté par une abrupte paroi rocheuse et de l'autre par un précipice. L'étalon et son cavalier le dévalèrent à pleine vitesse, se riant du danger.

Seul un fou pouvait chevaucher en affichant un mépris aussi arrogant pour sa vie. Un fou, ou un rêveur.

— En avant, Dracula.

L'ordre fut lancé d'une voix basse mais pleine de défi, sur le ton de quelqu'un qui considère la peur et la vitesse comme les plus grisantes des sensations. Un grand éclat de rire le suivit.

Des oiseaux, surpris par le choc assourdissant des sabots sur le sol, désertèrent les buissons et les arbres de la falaise sur lesquels ils étaient perchés pour s'envoler en piaillant vers le ciel. Leurs cris se perdirent vite dans le lointain. Lorsque le

chemin obliqua à gauche, l'étalon l'emprunta sans un moment d'hésitation. Le sentier surplombait les falaises qui, vingt mètres en contrebas, plongeaient dans l'immensité bleue de la mer. Sous les sabots du cheval, des cailloux volaient pour retomber sans bruit dans le vide.

Le cavalier jeta un coup d'œil en bas, mais ne ralentit pas. Il n'y songea même pas un seul instant.

L'odeur de la mer ne parvenait pas jusqu'à cette hauteur. Même le bruit des vagues qui s'écrasaient contre les rochers blancs était indistinct, comme les coups de tonnerre lointains d'un orage près de se dissiper. Mais, depuis là-haut, la mer représentait un danger et exerçait une puissance presque magique. Tous les ans, elle réclamait des vies humaines en sacrifice. Le cavalier le comprenait et l'acceptait : il en était ainsi depuis la nuit des temps, et il en serait toujours ainsi. Dans des moments comme celui-là, il s'en remettait au destin et se fiait à lui-même.

L'étalon n'avait besoin d'aucun coup de cravache ni d'éperon pour accélérer l'allure. Comme toujours, l'excitation et la confiance de son maître lui suffisaient. Ensemble, ils dévalèrent le sentier sinueux jusqu'à ce que la mer rugisse à leurs oreilles et jusqu'à ce qu'ils entendent enfin le cri des mouettes.

A le voir chevaucher ainsi, l'on aurait pu croire que le cavalier essayait d'échapper à des démons ou courait rejoindre son amante. Mais il suffisait de regarder son visage pour comprendre que ce n'était pas le cas.

S'il y avait bien une lueur dans ses yeux foncés, elle n'était pas causée par la peur ni par le désir. Il s'agissait d'une lueur de pur défi. Seul comptait pour lui le moment présent. La vitesse agitait ses cheveux noirs aussi librement qu'elle remuait la crinière sombre du cheval.

L'étalon, au large poitrail et à l'encolure puissante, était un concentré d'énergie. Son pelage noir charbon luisait de sueur, mais sa respiration était forte et calme. En selle, le cavalier se

tenait droit, et son visage fin et halé était radieux. Sa bouche, pleine et ourlée, esquissait un sourire qui exprimait à la fois l'insouciance et le plaisir.

Lorsque le chemin devint plat, l'étaalon allongea ses foulées. Ils longèrent des maisons aux façades blanches derrière lesquelles séchait du linge, agité par la brise marine. Dans les jardins, des parterres de fleurs interrompaient de vastes étendues de gazon. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Le soleil, toujours haut dans le ciel de l'après-midi, éblouissait tout de sa vive lumière. Sans ralentir ni avoir besoin de la main légère de son maître sur les rênes pour le guider, l'étaalon se dirigea vers une haute haie.

Ils la franchirent, se dressant ensemble vers le ciel.

Dans le lointain se profilaient les écuries. Derrière eux, vers la falaise, le danger et la fascination morbide qu'il exerçait; devant eux, vers la plaine, l'ordre et la paix. Rouges et blancs, et soignés comme le gazon qui les entourait, les bâtiments apportaient une touche de charme supplémentaire à un paysage de rochers et de prairies. Des barrières croisées encadraient des manèges où l'on entraînait les chevaux avec bien moins d'intensité que Dracula.

L'un des palefreniers, qui était en train de faire trotter une jeune jument, s'interrompit en entendant l'étaalon approcher. Un fou, songea-t-il, mais non sans un certain respect admiratif. Ce cheval et son cavalier, lancés ensemble dans une vitesse étourdissante, étaient un spectacle auquel tous étaient habitués. Malgré cela, il attendit, attentif et le souffle court, que l'étaalon ralentisse sa course et s'arrête.

— Votre Altesse.

Son Altesse le prince Bennett de Cordina sauta à terre, dans un petit rire plein d'insouciance.

— Je vais m'occuper moi-même du décrassage de Dracula, Pipit.

Le palefrenier s'avança, en boitant légèrement. Il avait

beau connaître le prince depuis de nombreuses années, il ne put s'empêcher de scruter à la fois le cavalier et l'étalon, à la recherche d'éventuelles blessures.

— Je m'excuse, monsieur, mais un message est arrivé du palais pendant votre absence. Le prince Armand souhaite vous voir.

Non sans regret, Bennett tendit les rênes au vieux palefrenier. L'heure qu'il passait à mener l'étalon au pas et à le brosser faisait partie du plaisir de la promenade à cheval. Mais, si son père l'avait fait appeler, il n'avait d'autre choix que de faire passer son devoir avant son plaisir.

— Promenez-le doucement, Pipit. Nous avons fait une longue course.

— Oui, monsieur, répondit le palefrenier qui avait passé les trois quarts de sa vie avec des chevaux.

Parmi les différentes tâches qui lui avaient été confiées, il y avait eu celle d'apprendre à Bennett à monter son premier poney. Face à sa jeunesse, et à la passion qui l'animait déjà, Pipit avait dû faire preuve de beaucoup de patience. A soixante ans, avec une jambe devenue raide suite à une chute, il faisait toujours partie du personnel.

— Je vais m'en occuper moi-même, Votre Altesse, dit-il en tâtant l'encolure de Dracula.

— Très bien, Pipit.

Mais Bennett détacha lui-même le harnais.

— Je vous remercie, ajouta-t-il.

— Pas besoin de me remercier, monsieur.

En poussant un petit grognement d'effort, Pipit souleva la selle du dos de l'étalon.

— De toute façon, personne d'autre ici n'aurait le courage d'affronter ce démon, murmura-t-il en français alors que le cheval se mettait à piaffer sur place.

Au bout de quelques minutes, Dracula se calma.

— Et je ne ferais confiance à personne d'autre pour

s'occuper de lui. Une ration supplémentaire de grain ne lui fera pas de mal, ce soir.

Pipit sembla apprécier le compliment à sa juste valeur.

— Ce sera fait, monsieur, répondit-il en souriant.

Toujours agité, Bennett s'éloigna des écuries. Il aurait lui aussi eu besoin d'une bonne heure pour se calmer. La vitesse et la témérité avec lesquelles il montait à cheval n'étanchaient qu'une partie de sa soif. Il avait besoin de mouvement, de vitesse, mais, avant tout, il avait besoin de liberté.

Cela faisait près de trois mois qu'il n'avait pas quitté le palais, observant le protocole, la pompe et l'étiquette à la lettre. Comme il était second dans l'ordre de succession au trône de Cordina, son rôle officiel était parfois moins public et exposé que celui de son frère Alexander, mais il n'en était pas moins soumis à d'impérieux devoirs. Ces obligations faisaient partie de sa vie depuis sa naissance, et il les acceptait comme telles. Pourtant, Bennett n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi, au cours de l'année qui s'était écoulée, il lui était parfois arrivé de les rejeter et de se rebeller contre elles.

Gabriella l'avait remarqué. Et Bennett pensait que sa sœur, peut-être, comprenait sa réaction. Elle aussi avait toujours eu soif de liberté et de tranquillité. Elle en avait obtenu un peu, deux ans auparavant, lorsque Alexander avait épousé Eve, à qui avaient échu une grande partie des responsabilités pesant précédemment sur les épaules de Gabriella.

Pourtant, Brie ne s'était pas retirée de toute vie publique, songea Bennett en franchissant la porte du jardin du palais. Si l'on avait besoin d'elle, elle était là. Elle consacrait toujours six mois de l'année à l'Aide aux enfants handicapés, tout en préservant sa vie de couple et en élevant ses enfants.

Bennett enfouit ses mains dans ses poches tout en grim pant l'escalier menant au bureau de son père. Qu'est-ce qui n'allait pas, chez lui ? Que s'était-il passé, au cours des derniers mois,

pour qu'il ait parfois envie, la nuit, de s'enfuir loin du palais ? De s'enfuir n'importe où.

Il ne réussit pas à chasser son humeur maussade, mais parvint à la dissimuler lorsqu'il frappa à la porte de son père.

— Entrez.

Le prince n'était pas derrière son bureau comme Bennett s'y attendait, mais assis près de la fenêtre, à côté d'un plateau contenant du thé. En face de lui se trouvait une femme qui se leva à l'entrée de Bennett.

En tant que grand amateur de la gent féminine, il adressa un rapide coup d'œil à l'inconnue avant de se tourner vers son père.

— Je m'excuse de vous interrompre. On m'a dit que vous vouliez me voir.

— Oui, répondit Armand en avalant une petite gorgée de thé. Je t'ai fait appeler il y a quelque temps déjà. Bennett, je voudrais te présenter lady Hannah Rothchild.

— Votre Altesse, dit-elle en s'inclinant, les yeux baissés.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, lady Hannah.

Bennett prit la main de la jeune femme, et la détailla en quelques secondes. Un certain charme, tout en réserve et en discrétion. Mais il préférait les femmes moins subtiles. Anglaise, s'il en croyait son accent. Mais il avait un faible pour les Françaises. Mince et élancée. Mais c'étaient les femmes les plus voluptueuses qui l'attiraient toujours.

— Bienvenue à Cordina.

— Je vous remercie, Votre Altesse.

Sa voix était bien anglaise, distinguée et posée. Il croisa brièvement son regard, assez pour voir que ses yeux étaient d'une nuance profonde et lumineuse de vert.

— Votre pays est magnifique.

— Je vous en prie, rasseyez-vous, ma chère.

Armand remplit une autre tasse de thé.

— Bennett.

Hannah, les mains croisées sur les genoux, remarqua le petit regard hostile que Bennett adressa à la théière. Mais il s'assit et accepta la tasse.

— La mère de lady Hannah et la tienne étaient cousines éloignées, commença Armand. Eve a fait sa connaissance quand elle s'est rendue avec ton frère en Angleterre, récemment. A l'invitation d'Eve, lady Hannah a accepté de venir passer quelque temps au palais pour lui tenir compagnie.

Bennett ne put qu'espérer qu'on ne lui demanderait pas de servir d'escorte à la jeune femme. Certes, elle était assez jolie, bien que vêtue comme une nonne, avec sa robe à col montant grise qui descendait cinq bons centimètres sous ses genoux. La couleur ne flattait en rien son teint pâle. Mais si ses yeux empêchaient son visage d'être quelconque, ses cheveux blond foncé tirés sévèrement en arrière lui donnaient l'allure des anciennes dames de compagnie ou gouvernantes de l'époque victorienne. Fade, conclut-il. Toutefois, il n'oublia pas ses bonnes manières, et lui adressa un sourire franc et amical.

— J'espère que vous apprécierez votre séjour autant que nous apprécierons votre présence.

En retour, Hannah lui adressa un regard solennel. Elle se demanda s'il était conscient — et pensa qu'il l'était — de l'allure folle qu'il avait dans sa tenue de cavalier.

— Je suis sûre que je l'apprécierai immensément, monsieur. Je suis flattée que la princesse Eve m'ait invitée à séjourner auprès d'elle pendant qu'elle attend son second enfant. J'espère lui offrir toute la compagnie et toute l'aide dont elle aura besoin.

Visiblement absorbé par d'autres pensées, le prince Armand leur proposa distraitemment quelques petits gâteaux.

— C'est très généreux de la part de lady Hannah de nous accorder un peu de son précieux temps. Elle fait de la recherche, et elle est actuellement en train de travailler à une série d'essais.

Une scientifique, songea Bennett, en avalant une gorgée de thé, qu'il détesta.

— Fascinant.

Hannah esquissa le plus ténu des sourires.

— Avez-vous lu Yeats, monsieur ?

Bennett se laissa glisser sur sa chaise en regrettant de ne pas être aux écuries.

— Pas en entier.

— Mes livres devraient arriver d'ici la fin de la semaine.

Je vous en prie, ne vous gênez surtout pas pour m'emprunter tous ceux que vous voudrez.

Elle se leva de nouveau, gardant ses mains croisées devant elle.

— Si vous voulez bien m'excuser, Votre Altesse, j'aimerais défaire et ranger le reste de mes affaires.

— Bien sûr.

Armand se leva pour l'accompagner à la porte.

— Nous nous verrons au dîner. N'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Merci, monsieur.

Elle s'inclina, puis se tourna pour adresser la même révérence à Bennett.

— Bon après-midi, Votre Altesse.

— Bon après-midi, lady Hannah.

Bennett attendit que la porte se referme derrière elle avant de se laisser choir sur l'accoudoir de son siège.

— Eh bien, d'ici quelques semaines, Eve devrait être morte d'ennui.

Ignorant son thé, il saisit une pleine poignée de petits gâteaux.

— A quoi Eve a-t-elle pu penser ?

— Eve s'est liée d'amitié avec Hannah durant les deux semaines qu'elle a passées en Angleterre.

Armand se dirigea vers un placard et, au grand soulagement de Bennett, il en sortit une carafe.

— Hannah est une jeune femme très bien éduquée et d'excellente famille. Son père était un membre très respecté du parlement anglais.

Le brandy était épais et fort. Armand n'en servit que deux petits verres.

— Tout cela est fort bien, mais...

Bennett s'interrompt brusquement, alors qu'il attrapait son verre.

— Oh! Dieu du ciel, père, vous n'êtes pas en train d'essayer de me marier? Elle n'est pas du tout mon genre.

Un sourire adoucit le visage sévère d'Armand.

— Pas la peine de me le préciser, je crois que je l'avais deviné. Je peux t'assurer que nous n'avons pas fait venir lady Hannah ici dans le but de te tenter.

— Même si elle essayait, elle aurait du mal, de toute façon, dit Bennett en faisant tourner le liquide dans son verre, puis en buvant. Yeats?

— Certaines personnes pensent que la littérature ne s'arrête pas aux seuls manuels d'équitation.

Armand sortit une cigarette. La tension avait formé un nœud à la base de sa nuque.

— Je préfère les lectures utiles à la poésie qui prend un malin plaisir à s'attarder sur les amours malheureuses ou la beauté d'une goutte de pluie.

Mais, aussitôt, Bennett se sentit un peu idiot d'avoir prononcé ces mots, et il essaya de se rattraper.

— Quoi qu'il en soit, je ferai tout pour réserver le meilleur accueil possible à la nouvelle amie d'Eve.

— Je n'en ai jamais douté.

La conscience tranquille, il passa à d'autres sujets, plus importants.

— La jument arabe devrait mettre bas à Noël. Je suis sûr

que ce sera un mâle. Dracula va engendrer des fils d'une force et d'une vigueur inouïes. J'ai trois chevaux qui devraient être prêts à concourir au printemps, et un autre dont je pense qu'il devrait participer aux jeux Olympiques. J'aimerais régler cela dans les semaines qui viennent, afin que les cavaliers aient le plus de temps possible pour travailler avec leurs montures.

Armand acquiesça d'un air absent et continua à siroter son brandy. Bennett sentit une familière poussée d'impatience le gagner, et lutta pour la dominer. Il avait bien conscience que les écuries n'étaient pas la première des priorités de son père. Comment pourraient-elles l'être, alors qu'il était occupé par les affaires intérieures et extérieures, et les querelles politiques au sein du Conseil de la couronne ?

Pourtant, son père aurait pu s'y intéresser un peu plus. Les chevaux étaient non seulement une grande source de plaisir, mais ils ajoutaient également un certain prestige à la maison royale de Cordina, qui possédait l'une des plus belles écuries d'Europe. En ce qui le concernait, c'était ce qu'il considérait comme sa seule véritable contribution à sa famille et à son pays.

Il avait travaillé aux écuries aussi durement que n'importe quel palefrenier, ne rechignant devant aucune tâche, pas même la plus ingrate. Au fil des années, il avait appris tout ce qui était possible sur l'élevage. A son grand plaisir, il s'était découvert un don naturel qui était venu étayer ses connaissances. En très peu de temps, Bennett avait fait d'une bonne écurie l'une des meilleures au monde. D'ici dix ans, il avait bon espoir qu'elle devienne la meilleure.

Parfois, Bennett ressentait le besoin de parler de ses chevaux et de ses ambitions à quelqu'un d'autre qu'à un palefrenier ou qu'à un autre éleveur. Toutefois, il comprenait, et cela avait toujours été le cas, que cette personne ne pourrait que rarement être son père.

— Mais j'ai l'impression que ce n'est pas le moment de parler de cela.

Bennett but une autre petite gorgée de brandy, et attendit que son père lui révèle ce qui le préoccupait tant.

— Je suis désolé, Bennett. J'ai bien peur que ce ne soit en effet pas le moment.

Son père le regrettait sans doute. Le prince ne le pouvait pas.

— Ton emploi du temps de la semaine prochaine. Peux-tu me le préciser ?

— Pas vraiment.

L'agitation le reprit. Se levant, Bennett se mit à faire les cent pas d'une fenêtre à l'autre. Comme la mer semblait proche, et comme elle était loin, pourtant. Un instant, il s'imagina sur un bateau, à cent milles de toute terre, en train de scruter une tempête se préparant à l'horizon.

— Je sais que je dois me rendre au Havre à la fin de la semaine. *L'Indépendance* rentre au port. J'ai aussi une rencontre avec les membres de la coopérative agricole et quelques déjeuners de prévus. Cassell m'en parle tous les matins. Si c'est important, je peux vous l'envoyer, il vous dira tout cela mieux que moi. La seule chose dont je suis sûr, c'est que j'aurai au moins un ruban à couper.

— Une légère lassitude, Bennett ?

Bennett haussa les épaules et vida son verre. Puis son sourire revint. La vie, après tout, était trop courte pour qu'on s'en plaigne.

— Ce sont les rubans à couper qui me font cet effet. Le reste n'est pas dénué d'intérêt.

— Notre peuple attend de nous que nous fassions plus que le gouverner.

Bennett tourna le dos à la fenêtre. Derrière lui, le soleil était haut et éclatant. Même si, parfois, en secret, il souhaitait le contraire, la royauté avec laquelle il était né lui collait à la peau.

- Je sais, papa. Le problème, c'est que je n'ai ni la patience d'Alexander, ni la sérénité de Brie, ni votre self-control.
- Tu pourrais très bientôt avoir besoin de tout cela à la fois. Armand posa son verre et se tourna vers son fils, l'air grave.
- Deboque sort de prison dans deux jours.

Deboque. Ce seul nom suffisait à emplir Bennett de rage. François Deboque. L'homme sur les ordres duquel sa sœur avait été kidnappée. L'homme qui avait tenté de faire assassiner à la fois son père et son frère.

Deboque.

Bennett passa un doigt sur la cicatrice qu'il avait juste sous l'épaule gauche. Il avait reçu une balle à cet endroit, et c'était la maîtresse de Deboque qui avait appuyé sur la gâchette. Pour Deboque. Sur ordre de Deboque.

La bombe qui avait explosé plus de deux ans plus tôt à l'ambassade de Cordina à Paris était destinée à son père. A la place, elle avait tué Seward, un collaborateur loyal, laissant une veuve et trois orphelins. Cela, aussi, avait été l'œuvre de Deboque.

Et pendant toutes ces années, presque dix ans maintenant depuis l'enlèvement de Gabriella, personne n'avait pu prouver l'implication de Deboque dans le kidnapping, les conspirations ou les meurtres. Les meilleurs enquêteurs d'Europe, dont le beau-frère de Bennett, s'y étaient employés, mais aucun d'eux n'avait pu établir que Deboque avait tiré toutes les ficelles.

Et voilà que dans quelques jours il serait libre.

Cela ne faisait aucun doute : Deboque continuerait de chercher à se venger. La famille royale était son ennemie pour la simple raison qu'il avait été enfermé dans une prison cordinienne pendant ces dix dernières années. Il était également clair que, durant ces dix ans, il avait continué son trafic de drogue, d'armes et de femmes.

Le doute n'était pas permis, mais, hélas, ils ne disposaient d'aucune preuve.

Les effectifs des gardes seraient doublés ; la sécurité, renforcée. Interpol continuerait son travail, tout comme le Service international de sécurité. Mais Interpol et le SIS essayaient de faire inculper Deboque pour meurtre et tentative de meurtre depuis des années. Jusqu'à ce qu'il soit reconnu coupable et que son organisation soit démantelée, Cordina et le reste de l'Europe seraient menacés.

Les mains dans les poches, Bennett se dirigea vers le jardin. Au moins, ils avaient dîné en famille, ce soir. Cela avait permis de dissiper un peu la tension qui pesait sur tout le monde, même si l'on n'avait pas pu tout dire devant la nouvelle amie d'Eve. Il se demandait si quelqu'un d'aussi calme et guindé qu'elle avait été perméable à l'angoisse diffuse régnant autour de la table. Elle s'était contentée de répondre lorsqu'on lui avait adressé la parole et ne s'était autorisé qu'un seul et unique verre de vin durant tout le repas.

Il aurait souhaité la voir repartir sans délai pour l'Angleterre, s'il n'avait pas été conscient du bien qu'elle pourrait faire à Eve. Sa belle-sœur était enceinte de trois mois, et n'avait pas besoin de l'angoisse causée par la libération de Deboque. Deux ans auparavant, elle avait failli être tuée en protégeant Alexander. Si lady Hannah pouvait empêcher Eve de penser à Deboque, même quelques heures par jour, cela valait la peine de supporter sa présence au palais.

Il fallait qu'il parle à Reeve. Bennett serra les poings dans ses poches. Reeve MacGee n'était pas seulement l'époux de sa sœur. En tant que responsable de la sécurité, il possédait très certainement les réponses aux dizaines de questions que Bennett se posait. D'autres mesures, en plus du renforcement de la surveillance, avaient dû être prises. Bennett ne voulait pas rester dans l'ignorance, alors que d'autres travaillaient à les protéger, lui et sa famille.

En jurant tout bas, il leva les yeux au ciel. La nuit était dégagée et la lune à moitié pleine. En d'autres circonstances, alors que les odeurs du jardin le baignaient, il aurait aimé avoir une femme à son côté, et regarder le ciel avec elle. En ce moment, tout à sa frustration et à sa colère, il préférerait la solitude.

Lorsqu'il entendit les chiens aboyer, il se raidit. Il se croyait seul ; il en était même persuadé. En tout cas, ses chiens vieillissants n'aboyaient jamais devant la famille ni devant les employés du palais qu'ils connaissaient bien. Espérant presque une confrontation, Bennett se dirigea silencieusement vers l'endroit d'où étaient partis les aboiements.

Il l'entendit rire, d'un rire qui le surprit, car il n'était ni calme ni retenu, mais profond et exubérant. Hannah caressait les chiens, qui s'étaient collés à ses jambes.

— Quels beaux toutous vous faites.

En souriant, elle se pencha un peu plus pour cajoler les animaux. La lune éclairait son visage et son cou.

Aussitôt, Bennett plissa les yeux. Hannah ne semblait ni fade ni guindée, à cet instant. Le clair de lune accentuait les contrastes et les contours de son visage, enrichissant de nuances son délicat teint de porcelaine et apportant davantage de profondeur à ses yeux verts. Il aurait juré y voir à la fois la détermination et la passion. Et il était un homme qui savait reconnaître leur présence chez une femme. Son rire s'éleva encore, aussi riche que la lumière du jour, aussi dense que le brouillard.

— Non, interdit de sauter, gronda-t-elle, tandis que les chiens l'encerclaient. Vous mettriez plein de boue sur mes vêtements, et qu'est-ce que je pourrais dire ?

— D'habitude, c'est aussi bien de ne rien dire du tout.

A peine avait-il prononcé ces quelques mots qu'elle tourna la tête vers lui. Sur son visage, il lut de la surprise, ou quelque chose qui y ressemblait, mais ce ne fut que passager. Lorsqu'elle

se redressa, elle était redevenue la calme et insignifiante lady Hannah. Sans doute la passion qu'il avait cru déceler en elle était-elle à mettre sur le compte d'un jeu de la lumière.

— Bonsoir, Votre Altesse.

Hannah ne prit qu'un moment pour se maudire de s'être laissé surprendre à son insu.

— Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un d'autre que moi dans le jardin, répondit-il.

— Moi non plus.

Et elle aurait dû.

— Je vous prie de m'excuser, poursuivit-elle.

— Ne vous excusez pas, répondit-il en souriant. J'ai toujours pensé qu'on ne profite pas assez des jardins. Vous n'arriviez pas à dormir ?

— Non, monsieur. J'ai toujours du mal à trouver le sommeil quand je voyage.

Les chiens l'avaient à présent délaissée pour le prince Bennett. A côté du jasmin en fleur, elle le regardait les caresser de ses mains fortes et agiles. Ces mains dont tant de femmes connaissaient le contact.

— J'ai vu les jardins depuis ma fenêtre et j'ai eu l'idée d'aller m'y promener un peu.

En vérité, c'était leur odeur, exotique et attirante, qui lui avait donné envie d'y flâner après qu'elle eut fini ses repérages.

— Je les préfère de nuit également. Les choses apparaissent souvent sous un angle différent, la nuit, continua-t-il, en l'observant de nouveau d'un air étrange. Vous ne trouvez pas ?

— Si, bien sûr.

Pour se donner une posture, elle croisa ses mains juste en dessous de sa taille. Il était magnifique à regarder, de jour comme de nuit. Lorsqu'il avait fait irruption dans le bureau de son père cet après-midi, elle s'était dit que les vêtements d'équitation étaient la tenue qui lui convenait le mieux. Mais il était beau en toute circonstance.

Soudain, les chiens vinrent coller leur truffe à ses mains jointes.

— Ils vous aiment bien, on dirait.

— J'ai toujours adoré les animaux.

Elle décroisa les mains pour les caresser. Bennett remarqua pour la première fois que ses doigts étaient délicats, longs et minces, comme le reste de son corps.

— Comment s'appellent-ils ?

— Boris et Natasha.

— Des noms parfaits pour des bergers russes.

— On me les a offerts quand ils n'étaient encore que des chiots. Je les ai baptisés d'après les personnages d'un dessin animé américain. Des espions.

Elle marqua une très légère hésitation, de quelques secondes à peine.

— Des espions, Votre Altesse ?

— Oui, des espions russes assez stupides courant toujours après une souris et un écureuil.

Il crut voir une lueur d'amusement passer dans ses yeux, illuminant et transformant de nouveau son visage.

— Je vois. Personnellement, je ne me suis jamais rendue aux Etats-Unis.

— Vraiment ?

Il s'approcha d'elle, mais ne vit rien d'autre qu'une jeune femme posée et tranquille.

— C'est un pays fascinant, avec lequel Cordina a développé des liens très forts depuis que deux membres de la famille royale ont épousé des Américains.

— Ce qui a mis fin aux espoirs d'un certain nombre d'Européens, j'en suis sûre, dit Hannah, en esquissant un sourire timide. J'ai rencontré la princesse Gabriella il y a plusieurs années de cela. C'est une très belle femme.

— Oui, en effet. Vous savez, je me suis souvent rendu en

Angleterre. C'est étrange que nous ne nous y soyons jamais rencontrés.

Hannah souriait toujours.

— Mais nous nous sommes rencontrés, Votre Altesse.

— Boris, assis ! ordonna Bennett, alors que le chien levait la patte vers la robe de la jeune femme. En êtes-vous sûre ?

— Tout à fait sûre, monsieur. Mais il est normal que vous ne vous en souveniez pas. C'était il y a plusieurs années, à un bal de charité organisé par le prince de Galles. La reine mère vous a présenté à moi et à ma cousine, lady Sara. Je crois que Sara et vous avez... sympathisé.

— Sara ?

Son esprit chercha, et trouva. Sa mémoire, toujours bonne, était infaillible quand il s'agissait des femmes.

— Oui, bien sûr, dit-il, même s'il ne se souvenait d'Hannah que comme d'une vague ombre à côté de sa séduisante et rayonnante cousine. Comment va Sara ?

— Très bien, monsieur.

S'il y eut du sarcasme dans sa voix, il fut bien dissimulé sous les bonnes manières.

— Elle en est à son second mariage, et semble fort heureuse. Dois-je lui transmettre vos amitiés ?

— Si vous le souhaitez.

Il enfila ses mains dans ses poches tout en continuant à l'observer.

— Vous portiez du bleu, du bleu pâle, presque blanc.

A ces mots, Hannah leva un sourcil, étonnée. Le prince n'avait pas besoin de lui dire qu'il l'avait à peine remarquée, elle le savait. Pourtant, il se rappelait encore la couleur de sa robe. Curieux et intéressant. A retenir, en tout cas, et à utiliser, le cas échéant...

— Vous me flattez, Votre Altesse.

— Je me fais un point d'honneur à ne jamais oublier une femme.

— Oui, c'est ce que l'on dit.

— Ma réputation me précède.

Il esquissa une moue, brièvement, avant d'afficher un sourire insouciant.

— Avez-vous peur de vous retrouver seule, dans le jardin, la nuit, avec...

— Le Royal Prédateur ? termina Hannah.

— Vous lisez beaucoup, en effet, murmura Bennett.

— Je ne fais que cela. Et non, Votre Altesse, je n'ai absolument pas peur, merci.

Il ouvrit la bouche pour répondre, puis se mit à rire.

— Lady Hannah, j'ai rarement été remis à ma place de façon aussi directe.

Il attaqua donc rapidement — un autre point dont elle devrait se souvenir.

— Je vous demande pardon, Votre Altesse. Telle n'était pas mon intention.

— Je n'en suis pas certain, mais, quoi qu'il en soit, vous avez bien fait.

Bennett prit sa main, et la trouva calme et sûre. Elle n'était peut-être pas aussi fade et effacée qu'il se l'était imaginé.

— C'est moi qui devrais vous demander pardon de vous avoir taquinée. Mais je ne le ferais pas, puisque vous paraissez si bien capable de vous défendre. Je commence à comprendre pourquoi Eve a souhaité votre présence ici.

Hannah avait appris depuis longtemps à réprimer toute forme de culpabilité. Ce fut ce qu'elle fit alors.

— Je me suis très vite attachée à elle, et j'ai tout de suite été enchantée à l'idée de passer quelques mois à Cordina. Je l'avoue, je suis déjà tombée sous le charme de la petite princesse Marissa.

— A peine un an, et c'est déjà elle qui fait la loi au palais.

Les yeux du prince s'emplirent de tendresse à l'évocation de l'aînée de son frère.

— C'est peut-être parce qu'elle ressemble à Eve, ajouta-t-il. Hannah retira sa main. Elle avait entendu dire que Bennett avait été à demi amoureux — et peut-être même plus qu'à demi — de la femme de son frère. Il n'était pas nécessaire d'être un observateur trop attentif pour entendre l'affection dans sa voix lorsqu'il parlait d'elle. Elle devait garder cela quelque part dans sa tête, songea-t-elle. Cela pourrait — ou pas — se révéler utile par la suite.

— Si vous voulez bien m'excuser, monsieur, je crois que je devrais regagner ma chambre.

— Il est encore tôt.

A sa grande surprise, Bennett n'avait pas envie de la laisser partir. Il ne s'était pas attendu à ce qu'il soit aussi facile de lui parler, ni à ressentir le besoin de le faire.

— J'ai pour habitude de me coucher tôt.

— Je vous raccompagne.

— Je vous en prie, ne vous donnez pas cette peine. Je connais le chemin. Bonne nuit, Votre Altesse.

Rapidement, elle se confondit avec les ombres, tandis que les chiens gémissaient un peu et remuaient leurs queues contre les jambes de Bennett.

Resté seul, Bennett laissa échapper un soupir. Qu'y avait-il de spécial, chez elle ? se demanda-t-il, en se penchant pour calmer ses animaux. A première vue, elle paraissait insignifiante, au point de se confondre avec le décor. Et pourtant... Il y avait en elle ce petit quelque chose... En marchant vers le palais, les chiens sur les talons, il résolut de le découvrir au plus tôt. Et puis, chercher ce que lady Hannah cachait sous cette apparence calme et rigide aurait au moins le mérite de détourner son esprit de Deboque.

Sans attendre de voir si le prince la suivait, Hannah marcha rapidement vers les portes du jardin. Chez elle, la capacité à

se mouvoir en silence était innée. C'était un don qu'elle avait élevé en art et qui lui rendait de fiers services.

Elle grimpa les escaliers sans un bruit, en ne se retournant jamais. Vérifier si l'on est suivi signifie que l'on est déjà en difficulté. Une fois à l'intérieur de sa chambre, elle ferma la porte à clé et quitta ses ballerines. Comme la femme qu'elle prétendait être ne laisserait jamais traîner ses affaires, elle les ramassa et, avec un bref regard de dédain, les rangea dans son placard.

Vérifiant que les rideaux étaient bien tirés, elle retira sa robe de cocktail si peu flatteuse. Même si elle jugeait que sa place était à la poubelle, elle la suspendit avec soin à un cintre.

Elle ne portait plus qu'un fin body en dentelle, qui mettait en valeur sa mince silhouette, sa peau couleur lait et ses longues jambes. Elle retira les épingles de ses cheveux, qu'elle laissa retomber jusqu'à sa taille en poussant un soupir de pur plaisir.

Quiconque connaissant lady Hannah Rothchild aurait été surpris par la transformation, si complète, tant était ingrat le rôle qu'elle jouait depuis presque dix ans.

Lady Hannah avait une passion pour la soie et la dentelle fine, mais elle la réservait à ses tenues de nuit et à sa lingerie. Le lin et le tweed seyaient mieux à l'image qu'elle avait travaillé dur pour forger.

Lady Hannah aimait lire un thriller haletant en prenant un bain moussant bien chaud, mais elle gardait un exemplaire de Chaucer sur sa table de nuit et, en cas de besoin, elle pouvait citer et commenter un bon nombre de passages, tous plus obscurs les uns que les autres.

Ce n'était pas un problème de dédoublement de personnalité, mais une question de nécessité pour elle. En y réfléchissant avec attention, Hannah aurait pu dire qu'elle assumait et acceptait ces deux aspects d'elle-même. En fait, la plupart du temps, elle avait une certaine tendresse pour la discrète, polie,

et moyennement jolie Hannah. Sinon, elle n'aurait jamais supporté ces infâmes chaussures pendant aussi longtemps.

Mais il existait une autre lady Hannah Rothchild, fille unique de lord Rothchild, petite-fille du duc de Fenton. Cette femme-là n'était ni calme ni rangée, mais parfois téméraire. Cette femme-là aimait le danger, et son esprit remarquait et enregistrerait le moindre détail.

Combinés ensemble, ces deux aspects de lady Hannah Rothchild formaient un agent hautement qualifié.

Sans prendre la peine de passer un peignoir, Hannah sortit d'une étagère une longue boîte fermée à clé. A l'intérieur se trouvait un collier de perles hérité de son arrière-grand-mère, accompagné des boucles d'oreilles assorties que son père avait fait faire et lui avait offertes pour son vingt et unième anniversaire. Dans les autres tiroirs de la boîte étaient rangés d'autres bijoux précieux, qu'il était normal qu'une jeune femme de son rang possède.

Hannah sortit un carnet d'un compartiment secret de la boîte, alla s'installer à son secrétaire de bois de rose et commença à rédiger son rapport quotidien. Elle n'était pas descendue au jardin dans le seul but de sentir les fleurs, même si c'était à cause d'elles qu'elle s'y était attardée un peu trop longtemps. A présent, elle connaissait parfaitement les lieux, et elle n'était plus obligée de se baser sur les informations qu'on lui avait fournies. Elle prit le temps de dessiner un plan du palais sur lequel figuraient les portes et les fenêtres les plus facilement accessibles. Dès le lendemain, ou le surlendemain tout au plus, elle connaîtrait les horaires des gardes.

Il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour devenir l'amie d'Eve. Se faire inviter au palais à Cordina avait été un jeu d'enfant. Sa sœur et son pays manquaient à la princesse. Cette dernière avait donc besoin d'une amie avec laquelle parler et partager son expérience enthousiasmante de jeune maman.

Hannah s'était dévouée pour ce rôle.

Elle éprouva de nouveau un léger sentiment de culpabilité, que, de nouveau, elle ignora. Le travail est le travail, se rappela-t-elle. Elle ne pouvait pas laisser la tendresse qu'elle ressentait pour Eve risquer de compromettre un but qu'elle poursuivait depuis deux ans, à présent.

En secouant la tête, elle consigna par écrit ses premières impressions sur Bennett. Il n'était pas tout à fait conforme à l'image qu'elle s'était faite de lui. Certes, il était aussi charmeur et séduisant que son dossier le disait, mais il avait accordé à la terne lady Hannah un peu de son temps et de son attention.

Un coureur de jupons égoïste, se rappela-t-elle. C'était la conclusion à laquelle elle était elle-même parvenue après avoir fait quelques recherches à son sujet. Peut-être s'ennuyait-il en ce moment, et peut-être avait-il eu l'idée de se distraire et de s'amuser un peu avec une femme vulnérable et accessible.

Les yeux plissés, elle essaya de se souvenir de la façon dont il lui avait souri. Un homme possédant son allure, sa position et son expérience était capable de se servir de ce sourire pour charmer n'importe quelle femme. Le fait qu'il y ait eu recours avec elle, avec une régularité impressionnante, était intéressant. Peut-être essaierait-il d'ajouter un autre joyau à sa couronne en la séduisant à son tour.

Elle le revoyait dans le clair de lune. Elle revoyait la façon dont son regard s'était animé quand elle avait plaisanté avec lui. D'une main ferme et solide, il avait pris la sienne. D'une main qui faisait plus que saluer royalement ses sujets.

En secouant la tête, elle tenta de réfléchir. S'il était exclu de songer à se rapprocher de Bennett pour le plaisir, cela pourrait peut-être se révéler utile pour son travail. Soucieuse, elle tapota sa feuille avec son crayon. Non, une romance avec le prince n'amènerait que des complications, malgré les avantages certains que cela pourrait présenter sur le long terme. Elle garda les yeux baissés et les mains croisées.

Avec précaution, Hannah cacha de nouveau son carnet. Elle ferma la boîte à clé, mais la laissa à dessein bien en vue sur son étagère. Si, par hasard, quelqu'un pénétrait dans sa chambre, il ne remarquerait rien de suspect.

Cette fois, elle y était, songea-t-elle avec un mélange d'excitation et d'impatience.

A sa sortie de prison, Deboque serait très content.

NORA ROBERTS

LES CORDINA

~ VOLUME 2 ~

LE DÉFI DE BENNETT

Depuis que Lady Hannah séjourne au palais de Cordina, le prince Bennett ne se reconnaît plus. Lui, le grand séducteur, le play-boy que la gent féminine se dispute, voit toutes ses pensées dériver vers une seule femme - celle-là même qui ne cesse de le repousser. Pourquoi est-il autant attiré par Hannah, si réservée, si différente de ses conquêtes habituelles ? Est-ce le mystère qui entoure son invitée qui la rend si... unique ? Une chose est sûre : quel que soit le secret que cache Hannah, Bennett le découvrira - lorsqu'il l'aura séduite...

LE DESTIN DE CAMILLA

Ombreux, solitaire, et terriblement sexy. Jamais Camilla n'a rencontré un homme aussi rustre et irrévérencieux que Delaney Caine. Et pour cause : cet homme qui vit en reclus au fin fond du Vermont n'a aucune idée de qui elle est vraiment - la princesse en fuite de Cordina que les journalistes traquent sans relâche. Et, Camilla doit le reconnaître, c'est une sensation délicieusement grisante de se voir traiter comme une femme parfaitement ordinaire. Comme une simple intruse qu'il a été contraint d'héberger dans son chalet perdu dans les bois en raison de la terrible tempête qui vient d'éclater...

58.5839.2



8,90 €



HARLEQUIN

www.harlequin.fr